

Accompagnement personnalisé (Classe de Première ES)
Alain Santino, Académie de Toulouse

TP2. La construction sociale des sexes

L'expérience de Crowley

On doit cette étude, datant de 2001, à Crowley et al, de l'Université de Pittsburgh.

Les auteurs ont demandé l'autorisation à des parents de les suivre et de les filmer pendant qu'ils effectuaient une visite avec leurs enfants, dans un musée scientifique. Ils ont ainsi pu enregistrer près de 300 échanges de propos entre les mères, les pères et les enfants sur une période de 26 jours.

Ils ont ensuite classé les conversations des parents avec leurs enfants, selon 2 critères :

1. Les conversations faisant intervenir de simples descriptions des objets présents au musée ("c'est beau", "c'est gros", "c'est vert" ...),
2. Les conversations portant sur des explications ("cela fonctionne comme ceci", "cela sert à cela" ou "il faut mettre une vis ici" ...).

Les résultats sont les suivants :

Les chercheurs ont constaté que les parents utilisaient davantage d'explications quand ils s'adressaient à leurs fils, et davantage de commentaires descriptifs lorsqu'ils s'adressaient à leurs filles. Ainsi, les conversations comportaient des explications dans **29%** des interactions des parents avec leurs fils et dans seulement **9%** des conversations entre les parents et leurs filles.

Les auteurs notent également que ces différences étaient encore plus importantes lorsque l'on prenait en compte uniquement les interactions des pères avec leurs fils.

http://www.psychologie-sociale.com/index.php?option=com_content&task=view&id=471&Itemid=83

L'expérience de Condry

On doit cette expérience, datant de 1976, à Condry.

Les sujets voyaient sur une vidéo un bébé de 9 mois en train de jouer avec une boîte. Au bout d'un certain temps, le couvercle s'ouvre, un bonhomme sort de la boîte et le bébé se met à pleurer.

L'auteur va diviser aléatoirement ses sujets en deux groupes :

- A la moitié des sujets on leur disait que le bébé était une fille
- et à l'autre moitié qu'il s'agissait d'un garçon.

On demande ensuite aux sujets de se prononcer sur le pourquoi des pleurs du bébé sur la vidéo.

Les résultats sont les suivants :

Le groupe qui pensait qu'il s'agissait d'une fille évoque plus souvent la peur pour expliquer les pleurs.

A contrario, le groupe qui pensait qu'il s'agissait d'un garçon pense davantage que ce dernier pleure parce qu'il était en colère.

http://www.psychologie-sociale.com/index.php?option=com_content&task=view&id=471&Itemid=83

Question 1. Que révèle cette expérience sur les rôles sociaux différenciés entre filles et garçons ?

Question 2. Quelle est la conséquence de cette perception différenciée ?

La recherche, datant de 1999, de Dodd, Russell et Jenkins.

Ces auteurs ont analysé plus de 16 000 photographies de classe (**de la maternelle à l'université sur une trentaine d'années**) pour comparer les sourires des garçons et des filles.

Les résultats sont les suivants:

De la maternelle à la sixième, **63%** des garçons avaient le sourire contre **82%** des filles.

De la cinquième à l'université, **60%** des garçons avaient le sourire contre **75%** des filles.

Otta en 1998 ne trouve aucune différence de genre entre la fréquence des sourires avant l'âge de 5 ans.

Question 1. Que révèle cette recherche sur les rôles sociaux de sexe ?

Femmes et maternage : le point de vue d'une psychanalyste freudienne

Mais comment la société, et les femmes elles-mêmes, se sont-elles persuadées que le maternage était une fonction naturelle pour les femmes ?

Selon Freud, l'enfant manifeste dans son développement une attirance libidinale pour le parent de l'autre sexe. Cet attrait se résout par la prise de conscience de l'impossibilité de ce désir (interdit de l'inceste) et par le transfert de ce désir vers l'extérieur du cercle familial. Partant de cette analyse, Nancy Chodorow montre qu'il y a une asymétrie des processus de développement psychique chez les garçons et chez les filles, et que cette asymétrie est due à une construction sociale.

En effet, cette asymétrie vient du fait que la société conçoit la femme essentiellement comme mère.

Que l'on soit garçon ou fille, on fait l'expérience du moi « extérieur » par la mère : c'est avec la mère que l'on connaît une forte communion affective et émotionnelle, une forte identification, car c'est elle qui est omniprésente. C'est ce que les sociologues appellent le maternage. Ainsi, la mère transmet aux enfants en bas âge, quelque soit le sexe, le souci de l'autre. Mais cette expérience n'est pas vécue de la même façon, car la fille la vit avec quelqu'un de son genre, à la différence du garçon. Pour la petite fille, l'identité de genre se forge par mimétisme, alors que pour le garçon, il faut s'aligner sur un rôle plus abstrait : le père étant davantage absent, il est plus difficile pour lui de s'identifier par mimétisme. Étant donné qu'être homme est moins « évident » car le petit garçon a moins de relation avec son père, le garçon doit s'aligner sur un modèle culturel de séparation avec l'univers féminin : se construire comme garçon, ce n'est pas seulement renoncer à la mère comme objet de désir sexuel, c'est aussi se distancier de l'expérience de fusion affective vécue avec elle, c'est refouler le féminin comme inférieur et menaçant pour la virilité. La masculinité, c'est donc le refus du féminin. Le garçon va affirmer une dureté virile, une distance au laisser-aller émotionnel, revendiquer sa capacité de vivre détaché de toute dépendance affective.

Cette construction différenciée du petit garçon et de la petite fille entraînent la construction de rôles sociaux au sein de la famille différenciés : les hommes se constituent comme des handicapés de la disponibilité envers les enfants. Leurs énergies sociales et affectives sont canalisées vers les objets et les choses plus que vers la relation à autrui. Inversement pour les femmes.

D'après Christine Guionnet, Erik Neveu, *Féminins/Masculins*, sociologie du genre, Armand Colin, 2009

Question 1. Pourquoi le fait de pousser les femmes au maternage a-t-il des effets différents dans la construction de l'identité de genre des filles et des garçons ?

Question 2. En quoi cette construction différenciée de l'identité de genre entraîne-t-elle une division sexuelle du travail (séparation entre tâches féminines et masculines) ?

Question 3. En quoi cette division sexuelle du travail pousse-t-elle les femmes au maternage ?

La construction du cerveau : le point de vue d'une neurobiologiste

Il faut comprendre que les processus de développement intra-utérin du corps et du cerveau sont différents. A la naissance, le corps est bien plus achevé que le cerveau. C'est-à-dire que l'on naît avec des petits poumons, un petit cœur et de petits muscles. Ensuite, notre corps va se contenter de grandir, mais il a été largement formé pendant la grossesse, ce qui n'est pas le cas du cerveau. Si nos cent milliards de neurones se fabriquent lors de la vie intra-utérine, les connexions entre eux ne sont établies qu'à 10 %. Or, le cerveau ne fonctionne que si les neurones sont connectés entre eux.

La majorité des milliards de connexions neuronales se construisent à partir du moment où l'enfant est en interaction avec son environnement. Par exemple, il faut donc cinq ans pour que les voies visuelles se construisent. Et cela nécessite que l'œil soit exposé à la lumière. Eh bien, c'est la même chose pour les fonctions cognitives : pour qu'elles se développent, les interactions sociales sont indispensables. Les enfants sauvages ont ainsi des handicaps mentaux majeurs et sont incapables de parler. L'inné et l'acquis sont indissociables dans la construction du cerveau. (...) Nos cerveaux sont plastiques, ils se façonnent en fonction de notre histoire. Et comme chacun de nous a la sienne, nous avons tous et toutes des cerveaux différents. Nous sommes sept milliards d'individus sur Terre, ce sont sept milliards de personnalités différentes et sept milliards de cerveaux différents.

Catherine Vidal, neurobiologiste, entretien au journal *Le Monde*, 25.05.2013

Question 1. En quoi peut-on dire que c'est la socialisation qui forge nos cerveaux ?

Question 2. Quelle conclusion peut-on en déduire sur la part de l'inné dans l'identité de genre ?